

peter
stamm

la douce indifférence
du monde

PETER STAMM

LA DOUCE INDIFFÉRENCE DU MONDE

Un homme donne rendez-vous à une femme prénommée Lena dans le grand cimetière de Stockholm. Cette femme est une inconnue, mais elle rappelle intensément au narrateur la jeune femme dont il a été très amoureux il y a une vingtaine d'années. Cette dernière s'appelait Magdalena, était comédienne, elle aussi avait joué Strindberg. Après leur rupture, le narrateur a écrit un livre sur les trois années qu'ils ont vécues ensemble et il veut donner les détails à l'inconnue de Stockholm.

Ce récit de Peter Stamm ciselé en 37 petits chapitres, dont le titre rappelle «la tendre indifférence du monde» évoquée par Albert Camus à la fin de *L'Étranger*, est d'une vertigineuse intelligence.

Peter Stamm décrit avec des mots simples, étudiés, ce moment de tourbillon fondamental où le sens de notre identité vacille, un théâtre de l'intime où le trouble règne.

LA DOUCE INDIFFÉRENCE
DU MONDE

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

L'UN L'AUTRE
TOUS LES JOURS SONT DES NUITS
AU-DELÀ DU LAC
SEPT ANS
COMME UN CUIVRE QUI RÉSONNE
UN JOUR COMME CELUI-CI
D'ÉTRANGES JARDINS
PAYSAGES ALÉATOIRES
VERGLAS
AGNÈS

du même auteur
dans la collection « Titres »

D'ÉTRANGES JARDINS
PAYSAGES ALÉATOIRES
VERGLAS
AGNÈS

du même auteur
en numérique

PAYSAGES ALÉATOIRES
D'ÉTRANGES JARDINS
UN JOUR COMME CELUI-CI
AGNÈS
VERGLAS
COMME UN CUIVRE QUI RÉSONNE
SEPT ANS
AU-DELÀ DU LAC
TOUS LES JOURS SONT DES NUITS
L'UN L'AUTRE

PETER STAMM

LA DOUCE
INDIFFÉRENCE
DU MONDE

Traduit de l'allemand
par Pierre DESHUSSES

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◇

Titre original :
Die sanfte Gleichgültigkeit der Welt

Ouvrage publié avec le concours de Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture

fondation suisse pour la culture

prohelvetia

© Peter Stamm, 2018
© Christian Bourgois éditeur, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-03089-1

« Nous restions là, couchés, sans remuer. Mais sous nous tout remuait et nous remuait, doucement, de haut en bas et d'un côté à l'autre. »

Samuel Beckett, *La dernière bande*

Elle me rend souvent visite, en général elle vient la nuit. Elle reste ensuite debout à côté de mon lit, me regarde d'en haut et dit, tu as vieilli. Elle ne dit pas ça méchamment, sa voix est joyeuse, affectueuse. Elle s'assied sur le bord de mon lit. Mais tu as toujours autant de cheveux, me dit-elle en les ébouriffant d'une main. Ils sont devenus blancs. Il n'y a que toi qui ne vieillis pas, dis-je. Je ne sais pas si ça me rend heureux ou triste. On ne parle jamais beaucoup, qu'aurions-nous à nous dire? Le temps passe. Nous nous regardons en souriant.

Elle vient presque chaque nuit, parfois simplement à l'aube. Elle n'a jamais été très ponctuelle, mais ça ne me fait rien, moins il me reste de temps, plus je me laisse de temps. Je ne fais plus qu'attendre, et plus elle vient tard, plus j'ai de temps pour me réjouir de sa venue.

Aujourd'hui je me suis réveillé tôt et me suis tout de suite levé. Pour une fois je ne voulais pas l'attendre dans mon lit. J'ai enfilé mon beau pantalon, ma veste, mes chaussures noires et je me suis assis à la table près de la fenêtre. Je suis prêt.

Depuis quelques jours il fait froid, la neige recouvre les toits et les prairies, et des filets de fumée

s'échappent des cheminées des maisons du village. Je prends dans le tiroir le petit cadre avec la photo de Magdalena, je l'ai découpée dans le journal il y a une éternité et c'est à peine si l'on peut reconnaître son visage. Le papier est déjà tout jauni, mais c'est la seule photo que j'ai d'elle, et il ne se passe pratiquement pas une journée sans que j'y jette au moins un coup d'œil. Je fais doucement glisser mon doigt sur le cadre en bois pas très large et j'ai alors l'impression que c'est elle que je touche, sa peau, ses cheveux, la forme de son corps.

Au moment où je regarde de nouveau par la fenêtre, je la vois debout dehors. Son souffle fait un halo de vapeur, elle sourit et m'adresse un signe. Je la vois dire quelque chose et je devine qu'elle m'appelle. Viens! répète-t-elle en articulant bien pour que je puisse lire sur ses lèvres. Allons faire un tour. J'arrive, lancé-je en guise de réponse, attends-moi! La voix criarde et éraillée m'effraie, c'est celle d'un vieil homme, une voix qui m'est aussi étrangère que le corps branlant dont je suis prisonnier. Je fais aussi vite que je peux, mets mon manteau et mon écharpe. Je me dépêche de descendre l'escalier et manque de tomber sur les marches de pierre usées. Quand je sors enfin de la maison de retraite, Magdalena est déjà en chemin. Je la suis en direction de la rivière et du petit pont qui mène au village de mon enfance, je passe devant l'étang où nous donnions à manger aux canards quand nous étions enfants, l'endroit où je me suis fait une fois très mal en tombant de vélo, et aussi celui où nous nous retrouvions, adolescents, et faisions du feu. J'ai l'impression d'être devenu une part de ce paysage qui n'a presque pas changé durant tout ce temps.

Magdalena est déjà presque arrivée au pont. Sa démarche est si légère qu'on dirait qu'elle flotte au-dessus des chemins couverts de neige. Dans la précipitation j'ai oublié ma canne et je suis tiraillé entre la peur de tomber en glissant sur une plaque de verglas et celle de perdre des yeux Magdalena. Attends! lancé-je encore une fois, je ne suis plus aussi rapide.

Des images surgissent : elle me précédant dans les montagnes, nous deux cherchant notre chemin dans la ville, nous promenant dans Stockholm bras dessus, bras dessous durant cette fameuse nuit où je lui ai raconté mon histoire, où je lui ai raconté son histoire, cette fameuse nuit où elle m'a embrassé. Elle se retourne et me sourit. Allez viens! m'appelle-t-elle. Viens, rejoins-moi!

Magdalena a dû être étonnée de mon message. Je n'avais donné ni numéro de téléphone ni adresse, juste l'heure et le lieu ainsi que mon prénom : S'il vous plaît, venez demain à 14 heures au Skogskyrkogården. Je voudrais vous raconter une histoire.

Je l'attendais à la sortie du métro aérien. À deux heures et quart elle n'était toujours pas là, et soudain je me dis qu'elle avait peut-être pris un taxi. Mais son retard ne portait pas à conséquence, elle n'avait jamais été ponctuelle, non pas de cette façon agressive qui signifie à celui qui attend que son temps à elle est plus précieux, mais plutôt par une sorte de distraction qui imprégnait toute sa vie. J'étais sûr qu'elle viendrait, que sa curiosité serait plus forte que sa méfiance.

Cinq minutes plus tard, la rame suivante arriva, et au moment où je me disais qu'elle n'était pas non plus dans celle-ci, voilà que je la vis descendre les escaliers d'un pas sautillant. Je voulus tout de suite dire qui j'étais, mais à peine l'avais-je aperçue que j'en eus le souffle coupé, comme la veille, au moment où je l'avais guettée devant son hôtel et ne lui avais pourtant pas adressé la parole. Elle devait aller sur ses trente ans, vingt ans de moins que moi, mais elle

ressemblait à une toute jeune fille, et si quelqu'un nous avait rencontrés, il aurait pu croire que j'étais le père et elle ma fille. Je la laissai passer devant moi, sans lui adresser la parole, et la suivis en direction du Cimetière boisé.

Elle ne donnait pas l'impression d'être quelqu'un à qui l'on avait donné rendez-vous. Elle descendit la rue à pas rapides, comme si elle avait déjà fait ce trajet des centaines de fois. Je me disais qu'elle allait s'arrêter à l'entrée, mais elle continua sans la moindre hésitation et gravit une petite colline couronnée de quelques vieux arbres. Au pied de la colline se dressait une gigantesque croix en pierre, pourtant l'endroit avait quelque chose de païen, le paysage et la nature faisaient une impression plus forte que les constructions religieuses et tous ces symboles chrétiens.

Une fois arrivée en haut de la colline, Magdalena s'était assise sous l'un des arbres défeuillés, et elle me regardait comme si nous avions fait une course et qu'elle avait gagné. Je la rejoignis hors d'haleine, et bien qu'elle ne m'ait encore jamais vu, elle parut tout de suite savoir que j'étais celui qui lui avait demandé de venir. Lena, dit-elle en me tendant la main. Christoph, dis-je en lui serrant la main, un peu déconcerté. Pas Magdalena? Personne ne m'appelle comme ça, dit-elle avec un sourire. Drôle d'endroit pour une rencontre. Je voulais que nous puissions parler sans être dérangés, dis-je.

Je m'assis à côté d'elle et nos regards se portèrent sur les édifices en pierre jaune qui devaient dater des années 30. À côté de quelques constructions cubiques il y avait un toit monumental supporté par des colonnes à section carrée avec, devant, un grand étang

gelé. Les pelouses de ce paysage doucement vallonné étaient ponctuées de plaques de neige. Des gens vêtus de manteaux sombres passèrent l'entrée, certains seuls, d'autres par deux, d'autres en petits groupes. Ils s'arrêtèrent devant l'une des constructions, rassemblement un peu diffus qui ne semblait pas vraiment avoir d'unité.

J'aime les cimetières, dit Lena. Je sais, dis-je. Il fait froid, dit-elle. On bouge un peu ?

Nous descendîmes la colline. Les personnes venues pour l'enterrement avaient maintenant disparu sous l'avancée du toit de la chapelle et l'endroit était de nouveau désert. À côté du bâtiment se trouvait un lampadaire avec une horloge. Étrange, dit Lena, on se croirait sur un quai de gare. Elle se plaça juste sous l'horloge, leva les yeux et vérifia l'heure à sa montre, comme une voyageuse qui s'impatiente avant le départ de son train. Terminus, dis-je. Elle me sourit mais continua à jouer son rôle jusqu'à ce que je tape discrètement plusieurs fois dans mes mains, sur quoi elle s'inclina en une révérence maladroite.

Nous pénétrâmes plus avant dans le cimetière, passâmes devant des parcelles aux formes géométriques avec des alignements de tombes et nous dirigeâmes vers un bosquet de pins. Nous marchions si près l'un de l'autre que nos épaules se frôlaient parfois. Lena se taisait maintenant, mais ce n'était pas un silence impatient, nous aurions pu marcher encore longtemps ainsi, sans parler, simplement occupés par nos pensées. Finalement – nous étions maintenant arrivés au milieu des premiers arbres –, je m'arrêtai et lui dis : Je voudrais vous raconter mon histoire. Elle ne répondit pas mais, se tournant vers moi, m'adressa un

regard qui était moins curieux, semblait-il, que pleinement réceptif.

Je suis écrivain, dis-je, ou plutôt j'étais écrivain. Je n'ai publié qu'un seul livre, il y a quinze ans de cela. Mon ami est écrivain, dit-elle, enfin il aimerait bien le devenir. Je sais, dis-je, c'est pour ça que je veux vous raconter mon histoire.

Nous marchions lentement sur le chemin gravillonné qui traversait en ligne droite la forêt, et je racontai à Lena mon étrange rencontre qui remontait à quatorze ans et qui avait fait que j'avais arrêté d'écrire.

Déjà pendant mes études je m'étais lancé dans des projets de romans, compositions ambitieuses remplies de lieux communs et d'allusions littéraires, que personne ne voulait lire et encore moins publier. Ce furent pourtant ces années d'efforts et de perpétuels échecs qui finirent par me conduire au succès. Le héros du roman grâce auquel je finis par trouver un éditeur était un auteur aussi désillusionné que moi. Le livre racontait une histoire d'amour, il aurait dû être une sorte de portrait de mon amie, mais nous nous séparâmes au moment où je l'écrivais et il devint ainsi l'histoire de notre séparation et de l'amour impossible. Pour la première fois j'avais senti en écrivant que je créais un monde vivant. En même temps la réalité m'échappait de plus en plus, le quotidien m'apparaissait ennuyeux et fade. Mon amie me quitta, mais si je veux être honnête, je dois dire que m'étais déjà séparé d'elle dans ma tête depuis des mois, j'étais parti dans la fiction, dans mon univers artificiel. Quand elle me disait qu'elle n'en pouvait plus, qu'elle souffrait de mon absence, même quand j'étais près d'elle, je n'éprouvais qu'un sentiment de répugnance et d'impatience.

Le roman eut du succès auprès des libraires et des lecteurs, et même la critique se montra attentive. Ce premier roman recèle toutes les promesses pour l'avenir, écrivit une critique. De fait, et pour la première fois depuis longtemps, je repris confiance en moi. Après avoir vécu au jour le jour pendant des années, le succès de ce roman me permit d'avoir des revenus sinon abondants du moins corrects, et surtout j'avais entre les mains un livre qui justifiait mes efforts. Toutes les années où j'avais écrit sans le moindre succès me semblaient reléguées dans un passé lointain où j'avais été prisonnier de projets labyrinthiques, poussé par des ambitions démesurées.

Jamais je ne concédais ce qu'il pouvait y avoir de commun entre mon histoire et ma vie. Quand on me posait la question dans des lectures publiques, je me défendais en insistant sur la différence entre narrateur et auteur.

Mon éditeur avait organisé pour moi quelques lectures et j'appréciais de pouvoir m'échapper de mon appartement vide, de voyager à travers le pays, de découvrir des endroits inconnus et de n'être pris que quelques heures, le soir. C'est ainsi que, lorsque je reçus une invitation de la petite librairie du village où j'avais grandi, je n'hésitai pas longtemps. La jeune libraire m'avait écrit une lettre si gentille et si flatteuse que j'acceptai. Ce n'est qu'en voyant la date approcher que je me sentis inquiet à l'idée de lire devant des gens qui m'avaient connu lorsque j'étais enfant et qui, à partir des personnages de mon roman, pouvaient en tirer des conclusions sur moi et ma vie actuelle.

C'était la fin du mois de novembre. J'étais parti peu après midi, exprès beaucoup trop tôt. Cela faisait

des années que je n'étais plus retourné dans mon village et je voulais voir si la réalité correspondait encore à mes souvenirs.

Le train se vidait de plus en plus, au fil des gares, comme s'il approchait d'une zone interdite, j'étais le dernier dans le wagon et le contrôleur n'avait plus fait son apparition depuis longtemps. Quand j'étais parti, le soleil brillait, mais plus on progressait vers l'est, plus le temps devenait brumeux, il n'y avait maintenant plus que du gris qui défilait derrière les fenêtres, de la forêt, des arbres dénudés, des champs en jachère, un troupeau de moutons et, de temps en temps, une ferme isolée ou un hameau. Peu avant d'arriver, la voie jusque-là presque toute droite faisait une grande courbe pour traverser la rivière qui passait ici d'un côté de la vallée à l'autre. Peu avant la courbe, le train ralentit et finit par s'arrêter. L'inclinaison de la voie, pratiquement imperceptible tant que le train roulait, provoqua en moi une sorte de malaise maintenant qu'on était à l'arrêt ; j'avais l'impression d'être moi-même de travers. Le train resta longtemps immobilisé avant de se remettre en marche dans une brusque secousse et de traverser la rivière, sans que rien ne se soit produit qui aurait pu expliquer cette halte. Mais mon malaise perdura jusqu'à l'arrivée dans le village.

En hiver, le brouillard recouvrait souvent la région pendant des semaines entières, et plus que toute autre chose c'était le temps qui faisait le lien avec mon enfance, un monde froid, gris, flou et en même temps protégé, où tout ce qui n'était pas à proximité immédiate semblait ne pas exister. Ce n'est qu'après le bac, quand j'eus quitté mon village pour m'installer dans une ville, que j'ai appris à quel point le monde

était vaste et hasardeux. C'était peut-être pour ça que j'avais commencé à écrire, pour retrouver le paysage et la sécurité de mon enfance d'où je m'étais moi-même banni.

Il m'aurait été possible de rentrer tout de suite après ma lecture, mais j'avais demandé à la librairie de me réserver une chambre, en indiquant l'hôtel situé dans le centre commercial sur la place du marché où se trouvaient aussi un restaurant et un théâtre. Avant de commencer mes études, j'avais travaillé là pendant quelques mois comme portier de nuit. À l'époque, les bâtiments étaient tout neufs et me semblaient grands et très modernes. Maintenant tout faisait modeste, vieillot et sinistre.

J'avais l'intention de me promener un peu dans le village, mais en allant de la gare jusqu'à l'hôtel, le mélange de choses familières et nouvelles m'avait déconcerté et déstabilisé. Même les maisons qui n'avaient pas changé depuis ma jeunesse me semblaient étrangères, comme si elles se trouvaient dans un musée, coupées de leur fonction et de leur environnement...

Dans ma chambre d'hôtel l'air était sec avec une odeur confinée de spray désodorisant. Je m'allongeai sur le lit et repensai au village tel qu'il était autrefois. Quand je fermais les yeux, tout était encore là, les maisons, les rues, les gens qui y habitaient. Je me souvenais de l'animation qui régnait les jours de marché, des défilés et des fêtes avec la fanfare et les feux d'artifice, mais aussi de la torpeur de certaines journées de printemps, du vide de l'été, de cette impression d'être à l'abri durant les jours d'automne pluvieux. Chaque saison avait ses odeurs, celle de la pluie sur l'asphalte,

peter
stamm
la douce indifférence
du monde

3

La Douce Indifférence du monde

Peter Stamm

Cette édition électronique du livre
La Douce Indifférence du monde de Peter Stamm
a été réalisée le 16 juillet 2018
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267030877
ISBN PDF : 9782267030891
Numéro d'édition : 2407